

2024

2025

The Steidz

N-10

LOUISA GAGLIARDI SILENT FIGURES

par / by
Thibault Bissirier

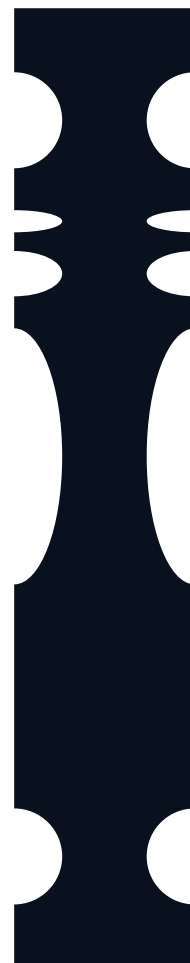
Signataire d'une esthétique clinique, la jeune artiste suisse est engagée dans une création plurimédia depuis dix ans.

With her clinical aesthetic as a signature, the young Swiss artist has been engaged in multimedia creation for ten years.





**Ses œuvres
ne sont en
rien une
illustration
ou un reflet
du réel,
elles sont la
tentative
d'en
débusquer
le mystère,
l'ambiguïté,
le malaise.**



←
Louisa Gagliardi, *Spoon 4*, 2020,
ink on aluminium, 166 x 35 cm,
courtesy of the artist
& Antenna Space, Shanghai (China)

Previous page

Louisa Gagliardi, *Back and Forth 5*
(détail), 2024, ink on aluminium
mirror Dibond, 120 x 140 cm,
courtesy of the artist & Galerie Eva Presenhuber,
Zurich (Switzerland),
Photo: Stefan Altenburger

Bien qu'elle se présente volontiers comme telle, l'artiste suisse Louisa Gagliardi (née en 1989) n'est pas à proprement parler une peintre. Ou disons que sa pratique pose précisément la question de ce qui, au-delà du médium, pourrait définir la peinture. Formée en design graphique à l'ECAL (École Cantonale d'Art de Lausanne), la jeune diplômée commence sa carrière en tant qu'illustratrice indépendante auprès d'entreprises qui, souvent, lui commandent le même genre de travail. De l'ennui de se répéter naît progressivement le besoin de produire quelque chose de plus personnel. En 2015, elle commence à poster ses créations sur Instagram. Plusieurs galeries la remarquent et lui proposent de l'exposer. C'est le début du succès, elle n'a que 26 ans. Problème, elle ne dispose d'aucune œuvre à accrocher au mur.

En effet, ce qu'elle montre à cette époque sur les réseaux sociaux n'existe qu'au format numérique et c'est donc à l'envers que s'est posée la question du support. Quelle matière, quel format, quel corps donner à ces images? Le recours à un matériau aussi neutre que l'écran de l'ordinateur sur lequel elle dessine semblait s'imposer de lui-même. Aussi Louisa Gagliardi décide-t-elle, dans un premier temps, de les imprimer sur de grands lés de PVC, ceux-là mêmes que l'on utilise pour les bannières publicitaires. Mais le processus ne s'arrête pas là: une fois l'image couchée sur la surface lisse du vinyle, l'artiste vient appliquer un mélange de laque transparente et d'épaississant pour peinture, afin d'ajouter de la texture, une certaine profondeur, une gestualité, comme de grands coups de pinceaux; puis, dans le détail, quelques touches de vernis pailleté, devenu sa signature, son style, et qui lui sert à relever un regard, un objet, un motif. De la peinture en tant que telle, en tant que médium, il n'y a en a donc jamais vraiment. C'est ailleurs que la filiation avec cette discipline se noue.

En premier lieu, dans le soin que Louisa Gagliardi réserve à ses compositions, structurées de manière à nous interpeller, soit par l'usage de raccourcis exagérés, de perspectives altérées, ou de contrastes inattendus entre profondeur et planéité, soit dans la manière de disposer les protagonistes et de les faire entrer en relation, ou non, entre eux et avec le regardeur. À une pensée non-naturaliste de l'espace s'ajoute le recours à des procédés narratifs déterminés par l'objectif d'incarner un discours poétique, symbolique sur le monde, deux qualités qui font la spécificité des véritables inventeurs d'images. Ses œuvres ne sont en rien une illustration ou un reflet du réel, elles sont une tentative d'en débusquer le mystère, l'ambiguïté, le malaise.

Ainsi ce couple se déshabille dans l'intimité d'une chambre (*Revealing*, 2022). Carrelage blanc tout autour, une large baie donnant sur rien. L'espace où ils se trouvent n'existe pas. D'ailleurs, on s'interroge: par où les regardons-nous? Sur le rebord, deux verres de vin, une montre, un cendrier où finit de se consommer une cigarette. La conversation a déjà eu lieu, l'homme et la femme s'apprennent à se glisser dans le lit. Sous leurs vêtements, le vide, pas de corps, une transparence. Solitude lasse engluée dans le silence. Avec cette scène d'intérieur, cette vision par la fenêtre, la parenté avec Edward Hopper est évidente, à laquelle il faut ajouter l'incohérence et la fantaisie des visions surréalistes, ou bien encore la rigueur des premières perspectives linéaires. Ici l'on touche au second nœud qui lie fermement la pratique de Louisa Gagliardi à l'histoire de la peinture: les images qu'elle produit ne cessent de charrier le souvenir de ceux qui l'ont précédée.

Dans sa série de portraits au miroir («Back and Forth», 2023), les échos rebondissent d'Édouard Manet — on songe à son célèbre *Bar aux Folies Bergères*, peint en 1880 —, à René Magritte — notamment son œuvre de 1937, *La reproduction interdite*, portrait d'un homme de dos contemplant son reflet, de dos également —, jusqu'aux silhouettes grandeur nature de Michelangelo Pistoletto. Comme ce dernier, la jeune artiste choisit en effet d'imprimer l'image sur un vrai miroir, nous incluant concrètement dans le tableau au côté de la figure qui s'y mire. Notons au passage qu'il y a toujours dans les œuvres de Gagliardi un élément qui brille, qui fait écran, qui retarde ou barre le regard. Les matériaux et les surfaces représentées sont, le plus souvent, froids et lisses. Ils maintiennent à distance. De là vient sans doute l'impression étrange et récurrente, face à ces figures mutiques de guetteurs austères, à ces espaces aussi factices que des simulations 3D, de n'être pas tout à fait les bienvenus. L'esthétique est clinique et se rappelle en cela à son origine numérique, désincarnée. Elle dit également la mélancolie qui irrigue toute la réflexion de l'artiste.

Voyeurisme, anxiété, repli, défiance: à travers ses visions, Louisa Gagliardi nous interpelle sur la manière dont la vie moderne et la surveillance omniprésente influencent la perception de soi et d'autrui. Parmi ses œuvres emblématiques, *Colossus* (2023) s'impose comme une synthèse de ces thèmes. On y voit un être androgyne, colosse verdâtre assis sur les gratte-ciels d'une cité embrumée et dépeuplée. Sa pose rappelle celle du Tireur d'épine, ce paragon de la statuaire antique représentant un jeune garçon absorbé dans le geste de se retirer une épine du pied. Comme lui, le géant de Gagliardi est tout occupé à sa tâche, indifférent au monde qui l'entoure, abstrait de lui, pourrions-nous dire, tout comme nous pouvons l'être devant nos écrans toujours allumés. Derrière, le crépuscule embrase l'air lentement. Qu'importe que le ciel s'éteigne. ➡



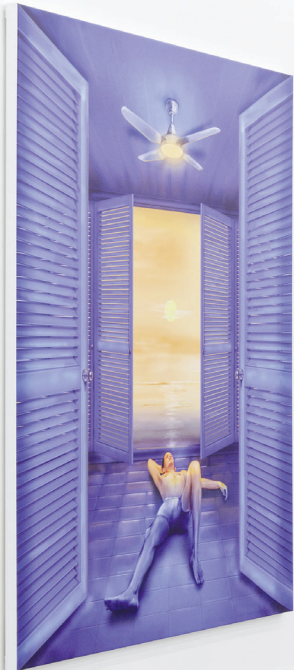
L'esthétique est clinique et rappelle en cela son origine numérique, désincarnée.



→

Louisa Gagliardi, *Colossus*, 2023, nail polish ink on PVC, 300 x 230 cm, courtesy of the artist & Galerie Eva Presenhuber, Zurich (Switzerland). Photo: Stefan Altenburger







**Her works
are in
no way an
illustration or
reflection
of reality
but they are
an attempt
to uncover
its mystery,
ambiguity,
and unease.**



↖
Louisa Gagliardi, *Bedtime Daybed*
(detail), 2023, ink on polyester,
10 × 200 × 90 cm, courtesy of the artist
& Galerie Eva Presenhuber,
Zurich (Switzerland).
Photo: Stefan Altenburger

←
Louisa Gagliardi, *Undressed*
(detail), 2023, ink on polyester,
18 × 200 × 90 cm, courtesy of the artist
& Galerie Eva Presenhuber,
Zurich (Switzerland).
Photo: Stefan Altenburger

Previous page

Exhibition view of 'A Moment's Notice',
2023, Galerie Eva Presenhuber,
Zurich (Switzerland), courtesy of the artist
& Galerie Eva Presenhuber.
Photo: Stefan Altenburger

Although she likes to present herself as such, the Swiss artist Louisa Gagliardi (b. 1989) is not, strictly speaking, a painter. Let's rather say that her practice raises the very question of what, beyond the medium, might define painting. Trained in graphic design at the ECAL (Ecole Cantonale d'Art de Lausanne), the young graduate began her career as a freelance illustrator for companies, which often commissioned her to do the same kind of work. The boredom of repeating herself made her gradually feel the need to produce something more personal. In 2015, she began posting her creations on Instagram. Several galleries took notice and offered to show her art. It was the start of her success, and she was only 26. The problem was that she didn't actually have any work to hang on walls.

Indeed, what she was showing on social media at the time only existed digitally, thus the question of the medium arose in reverse for her. What material, what format, what body should she give to these images? Using a material as neutral as the computer screen, on which she draws, seemed the obvious choice. Louisa Gagliardi initially decided to print them on large sheets of PVC, the same canvas used for advertising banners. But the process doesn't stop there: once the image has been laid down on the smooth surface of the vinyl, the artist applies a mixture of transparent lacquer and paint thickener, so as to add texture, a certain depth, a gestural quality, like large brushstrokes; then, in the detail, a few touches of glitter varnish, which has become a signature, and which she uses to highlight a gaze here, and an object, a motif. Of painting as such, as a medium, there is none really. It is elsewhere that the relationship with this discipline is forged.

Firstly, in the care that Louisa Gagliardi takes with her compositions, which are structured in such a way as to call our reaction, whether through the use of exaggerated foreshortenings, altered perspectives, unexpected contrasts between depth and flatness, or the manner in which the protagonists are arranged and brought into a relationship, or not, with one another and the viewer. In addition to a non-naturalistic approach to the space, she uses narrative processes determined by the objective of embodying a poetic, symbolic discourse on the world, two specific qualities that make the true inventors of images. Her works are in no way an illustration or reflection of reality. They are an attempt, repeated over time, to uncover its mystery, ambiguity, and unease.

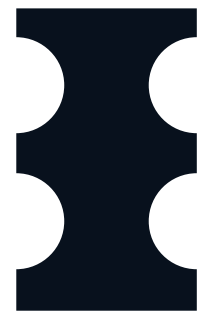
Take, for instance, this couple undressing in the privacy of a bedroom (*Revealing*, 2022). With white tiles all around, and a wide bay opening onto nothing, the space in which the bodies evolve does not exist. It even makes you wonder: where are we looking at them from? On the ledge, two glasses of wine, a watch, and an ashtray where a cigarette is left to consume itself. The man and woman are about to crawl into bed. Under their clothes, emptiness, no body, transparency. Weary solitude glued in silence. In this interior scene in particular, this vision through the window, the kinship with Edward Hopper is obvious, to which we must add the incoherence and fantasy of Surrealist visions, as well as the rigour of the first linear perspectives. Here we touch on the second point that firmly binds Louisa Gagliardi's practice to the history of painting: the images she produces never cease to carry the memory of the previous ones.

In her series of mirror portraits ("*Back and Forth*", 2023), echoes bounce from Edouard Manet — his famous *Bar at the Folies-Bergères*, painted in 1880 comes to mind — to René Magritte — particularly his 1937

work *Not to Be Reproduced*, a portrait of a man from behind contemplating his reflection, also from behind—, and the life-size silhouettes of Michelangelo Pistoletto. Like the latter, the young artist chooses indeed to print the images on real mirrors, making us concretely part of the paintings alongside the figures reflected in them. It should be noted in passing that there is always an element in Gagliardi's work that shines, screens, delays or blocks the viewer's gaze. The materials and surfaces represented are most often cold and smooth. They keep us at a distance. This is undoubtedly the source of the strange and recurring impression —when faced with these mute figures of austere lookouts, these spaces as factitious as 3D simulations— that we are not entirely welcome. The aesthetic is clinical, a reminder as such of its digital, disembodied origins. It also expresses the melancholy that pervades the artist's thinking.

Voyeurism, anxiety, withdrawal, distrust: through her visions, Louisa Gagliardi questions the way in which modern life and omnipresent surveillance influence our perception of ourselves and others. Among her emblematic works, *Colossus* (2023) stands out as a synthesis of these themes. It shows an androgynous being, a greenish giant sitting on the skyscrapers of a misty, deserted city. His pose is reminiscent of that of the *Boy with Thorn*, that paragon of ancient statuary representing a young boy absorbed in the gesture of removing a thorn from his foot. Like him, Gagliardi's colossus is busy with his task, indifferent to the world around him, abstracted from it we might say, just as we might be in front of our screens that are always on. Behind him, twilight slowly sets the air ablaze. Who cares if the sky is fading?

**A clinical
aesthetic,
a reminder
as such of
its digital,
disembodied
origins.**



↗

Louisa Gagliardi, *Les Heures Creuses*, 2022.
nail polish, gel medium, ink on PVC.
140 x 180 cm, courtesy of the artist
& Galerie Eva Presenhuber,
Zurich (Switzerland).
Photo: Stefan Altenburger

→

Louisa Gagliardi, *Permission*, 2021.
nail polish, gel medium, ink on PVC.
90 x 170 cm, courtesy of the artist
& Dawid Radziszewski Gallery,
Warsaw (Poland)

Next page

Louisa Gagliardi, *Chaperons*, 2024.
gel medium, ink on PVC.
105 x 160 cm, courtesy of the artist
& Galerie Eva Presenhuber,
Zurich (Switzerland).
Photo: Stefan Altenburger



